

*iunctis* (63, 18) mérite la palme. L'apparat critique, certes soigné, abonde souvent en sigles pour la même variante, car l'A. ne recourt à un sigle commun que pour l'accord de deux ou trois témoins. Le texte couvre trente-neuf pages, le commentaire deux cent quarante-huit ; ce dernier aborde les questions d'ecdotique, de stylistique, etc. La traduction est soignée et a tenté avec raison de distinguer entre vulgaire et familier dans le vocabulaire (voir p. XLII, n. 144). Les titres courants, dans le commentaire, auraient pu renvoyer au n° de la priapée, plutôt qu'à la page de la présente édition. Les subdivisions de la bibliographie ne facilitent pas le développement des références abrégées (par nom d'auteur) ; un oubli : Axelson 1945 cité p. 306 et absent de la bibliographie [= *Unpoetische Wörter* ..., Lund]. Ces quelques remarques ne nuisent guère à la qualité de la présente édition. — B. STENUIT.

*Dion de Pruse dit Dion Chrysostome. Œuvres. Discours olympique ou Sur la conception première de la divinité (Or. XII). À Athènes, sur sa fuite (Or. XIII).* Texte établi, introduit et commenté par Gianluca VENTRELLA. Traduit par Thierry GRANDJEAN et Lucie THÉVENET (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2017, 12.5 x 19, 774 p. en partie doubles, br. EUR 75, ISBN 978-2-251-00616-1.

Les introductions sont très détaillées. *Or.* XII est vraisemblablement de 97 apr. J.-C., dans le contexte des campagnes daciques et des menaces sur la liberté des Gètes. Dion, lui, fait « profession de pacifisme » (p. 12). Le discours est tout à la fois un hymne aux dieux et un panégyrique de type philosophique, prononcé lors des Jeux à Olympie. Il est indissociable de la diatribe (connue indirectement), pratiquée par des prédicateurs itinérants, au sens affiné de la *communicatio*, ἀνακοίνωσις (p. 30 et n. 4). Leurs procédés sont ici patiemment relevés. L'exposé de Phidias (§ 55-83) pose la question centrale, celle de la légitimité des représentations anthropomorphiques des dieux et, finalement, de la nature des dieux. Le raisonnement tient en ceci : la poésie et l'art partent du sensible pour conduire à l'intelligible. L'A. s'attelle alors à une minutieuse recherche des sources de ce raisonnement (p. 37-62). H. Binder (1905) avait avancé Posidonius d'Apamée, seulement connu par la tradition indirecte ; un examen attentif, avec textes parallèles en colonnes et un schéma final des filiations, conclut à l'origine stoïco-aristotélicienne de la preuve cosmologique de l'existence de Dieu. La forme, contenue dans la matière, est libérée par l'artiste (Phidias) et imite une réalité idéale (théologie de l'image). *Or.* XIII : après avoir été « exilé » de Rome et de Pruse sous Domitien pour complicité de complot, Dion fut réhabilité par Nerva. Le discours est postérieur à l'exil et relit cette expérience sur le mode philosophique. Il n'est pas une consolation, mais plutôt une προλαλιά (un préambule, un excursus autobiographique), tout autant qu'une διάλεξις (conférence philosophique). Le public aimait entendre ces prédicateurs itinérants ; mettre en scène Socrate (§ 14-28) était une bonne ficelle. Dion a dû s'inspirer d'un Pseudo-Platon, le *Clitophon*, mais on doit aller en amont et trouver, entre autres, Antisthène ; l'A. aligne à nouveau en colonnes des textes parallèles. Le statut juridique de l'exilé est réexaminé (p. 529-548). Sa φυγή ne serait pas un exil, mais une fuite (inspirée par l'oracle de Delphes, § 9-10 !), d'où une condamnation par contumace, avec suspension de peine (p. 542), biens sous séquestre (sans entretien : il s'en plaint !), en fait liberté de mouvements hors du maillage de l'autorité : à lui, les zones périphériques, sous l'apparence anodine du philosophe mendiant. — La tradition manuscrite est étudiée pour chaque discours : description des mss (16 et 17 respectivement) répartis en trois classes, listes d'erreurs conjonctives, affinités entre mss. Les contaminations, c'est connu, brouillent les pistes, mais ne furent apparemment pas un obstacle aux stemmata ; ils se ressemblent (p. 78 et 553), avec quelques différences (p. 76 et s., 551). L'A. a l'heureuse idée d'exhumer des corrections, lues sur des apoglyphes de témoins très autorisés (comme UM) ; il suit le principe de corrections des erreurs banales, mais sans hypercriticisme ; de nombreuses éditions antérieures furent collationnées. Les autres interventions, d'après mes relevés, touchent la

seule *Or.* XII : trois propositions de correction (dans l'apparat critique) et quatre conjectures (parfois opérées par l'A. dans une publication antérieure). Le commentaire analyse de nombreux problèmes d'écodotique. Ce commentaire énorme (p. 137-493 et 577-697 – les critères de la prestigieuse CUF sont élastiques) procède par lemmes, avec notes infrapaginales. Grammaire, style, lexique, *realia*, contexte historique sont traités avec érudition. Les traductions relèvent de deux collaborateurs. Entraîné par la CUF, Th. Grandjean voit enfin la publication de sa traduction (commentée) d'*Or.* XIII, qui était, en 1999, l'objet de son mémoire de DEA à Strasbourg (Diplôme d'études approfondies – ancienne préparation au doctorat). Le commentaire est de G. Ventrella seul (citant Th. Grandjean : p. 605, n. 1 ; 678, n. 3). On eût aimé connaître les raisons de certains choix du traducteur. Ainsi, μακάριος (1, 6), à nuance sarcastique selon G. Ventrella (p. 578, n. 2), est traduit par « bienheureux » ; il conviendrait mieux d'opter pour comblé, veinard, favorisé ou florissant. Toujours pour cette première phrase, longue de huit lignes, expliquez-nous la protase interminable et le rôle de principale du génitif absolu. Nul doute : cette nouvelle édition traduite et commentée fera mieux connaître ce philosophe, qui n'aimait pas passer pour sophiste, alors qu'il était un orateur hors-pair, bavard certes, mais surtout *chrysostome*. – B. STENUIT.

*Appien. Histoire romaine. Tome XI. Guerres civiles. Livre IV. Texte établi et traduit par Danièle GAILLARD-GOUKOWSKY. Présenté et annoté par Paul GOUKOWSKY (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2015, 12.5 x 19.5, CXXII + 164 p. en partie doubles, br. EUR 47, ISBN 978-2-251-00595-9.*

Des événements d'octobre 43 à l'issue des batailles de Philippes (octobre 42), le récit d'Appien est « le plus complet et le plus sérieux » (p. VII). La comparaison avec d'autres historiens le montre. Pour Florus, ce « misérable produit des écoles de rhétorique » (p. XI, n. 14) et Velleius Paterculus, pauvre et partial, c'est évident. Plutarque (privilegiant toutefois l'aspect biographique), Tite-Live (seules les *Periochae* des l. 120-124 nous sont parvenues) et Dion Cassius sont plus consistants. La composition du l. IV des *Guerres civiles* est « aberrante ». Entre autres raisons : la digression du catalogue des proscrits (chap. 16-30), inspirée par l'horreur, veut surtout faire apprécier les bons Princes et leur clémence (Appien écrit sous les Antonins). La manie des *exempla* (cf. Valère Maxime) a gagné aussi Appien. Les harangues militaires : « Toute personne sensée se demandera par quel miracle un orateur aurait pu se faire entendre de 80 000 auditeurs » (p. XXXVII). Non, rétorque le spécialiste : la parole du chef était relayée, sans doute résumée, à ceux qui étaient derrière, trop loin (Y. LE BOHEC, *La guerre romaine ...*, 2014, p. 215). Les discours sont néanmoins très sérieusement étudiés (p. LVI-LXVI), sous le point de vue du départ entre rhétorique et réalité. L'introduction, qui mêle historiographie d'Appien et reconstitution des faits, se poursuit avec les appellations antérieures de Philippes, qui, en fait, est le résultat de la fusion des deux fondations thasiennes de Crénides et Daton (*ad Appien, Civ.*, IV, 105, 439). Vient la reconstitution assez détaillée de la campagne de Philippes. L'examen des sources s'attarde un peu sur les *Commentarii de bello ciuili* de M. Valerius Messala Corvinus, sympathique caméléon, ami d'Horace ; tous deux étaient jeunes et connurent la déroute républicaine. La tradition manuscrite, tardive, a été étudiée dans les volumes précédents de la CUF ; quelques compléments sont donnés. La traduction colle au texte. Les notes (p. 117-164) sont concises et principalement historiques. Il y a une petite trentaine d'interventions dans l'établissement du texte (sans compter les leçons écartées, mais jugées « fortasse recte » dans l'apparat critique). Quelques interventions sont expliquées dans les notes. Ainsi, 88, 372 (n. 380) : ajout de τὰ devant δύο et correction de τέλη en μέρη, « les deux tiers » : l'expression est classique et le compte est bon (80 000 h. pour 19 légions). La lacune en 88, 371 fait l'objet de la note 374, nette et juste, mais sans examiner le sens, classique, lui aussi, proposé par certains, de ὄθεν, « c'est pourquoi », au lieu de « de là » (voir la traduction annotée dans la collection « La roue à livres », chez le même éditeur, de P. TORRENS 2008, p. 262, n. 24). Il n'y a ni index ni biblio-